

La transmission culturelle : vers de nouveaux modèles ?

Sylvie octobre, Chargée d'études, département des études, de la prospective et des statistiques, Ministère de la culture et de la communication

Intervention aux 7^e Rencontres des services d'action éducative des bibliothèques, musées, théâtres et archives, le 9 décembre 2009 à la BNF

Les diagnostics les plus alarmistes fleurissent sur la perte des valeurs, l'échec des transmissions, les scissions intergénérationnelles, renouvelant la rhétorique de la « panique morale », bien connue des historiens et sociologues de la culture ; des diagnostics opposés connaissent le même succès qui vantent les compétences technologiques « naturelles » des jeunes générations, et leur aptitude à « réenchanter le monde ». Ces oppositions ne sont pas nouvelles – les mêmes argumentaires ont présidé aux débats entourant la naissance de la radio, de la télévision, puis des jeux vidéo – et masquent probablement les réels enjeux sociologiques des mutations à l'œuvre.

Retour sur quelques mutations culturelles

Les *digital natives*¹ forment une part importante des utilisateurs fréquents des nouvelles technologies, et leurs usages présentent des caractéristiques spécifiques : fort niveau d'équipement à domicile, fort niveau de connexion (la quasi totalité des 15-25 ans est connectée, et la durée moyenne hebdomadaire passée sur Internet ne cesse de croître pour atteindre près de 20 heures²) qui s'accompagnent d'une forte assiduité (les connections sont pour plus de la moitié d'entre eux quotidiennes et le sont de plus en plus avec l'avancée en âge) ; usages orientés vers la communication (les jeunes sont les plus utilisateurs de la messagerie instantanée, des blogs, et déclarent que c'est cet usage qui leur manquerait le plus s'ils en étaient privés²), mais également vers certains loisirs, notamment le téléchargement musical qu'ils sont les plus nombreux à effectuer, les jeux vidéo en réseau et l'utilisation des outils de création d'image, de son et de texte, ou le visionnage de DVD. Les usages technologiques (programmation) sont minoritaires mais ce sont encore les 15-25 ans qui s'y adonnent le plus³. C'est chez les jeunes que se réalise le plus précisément la convergence des écrans sur le seul écran de l'ordinateur, devenu de ce fait non plus un média, mais un hyper-média.

¹ Marc Prensky, *Digital natives, digital immigrants*, 2001. www.marcprensky.com. Ce concept mérite une explication. Ces *digital natives* ne sont pas la génération Internet, de 20 ans son aînée (les générations sont en général nommées par l'événement qui les marque à l'entrée de l'âge adulte, la génération Internet est celle qui a connu le « boum » Internet vers l'âge de 20 ans). La génération digitale connaît un monde bien différent, fait de convergences multiples que ne connaissaient pas encore ses aînés. Voir Olivier Donnat et Florence Levy, « Approche générationnelle des pratiques culturelles et médiatiques », *DEPS, Ministère de la culture et de la communication, collection « Culture prospective »*, 2007 ; Sylvie Octobre, *Les loisirs culturels des 6-14 ans*, La documentation française, Paris, 2004

² Source : enquête Tic 2005, Insee

³ Olivier Donnat, *Les pratiques culturelles des Français, à l'ère du numérique, enquête 2008*, La documentation française, Paris, 2009

Cette jeunesse se donne à voir dans ses cultures et les mutations que celles-ci opèrent par rapport aux générations précédentes. On en retiendra quatre ici :

- une mutation du rapport au temps : *via* la consommation à la demande, la convergence des usages et la multi-activité, les technologies permettent d'abolir la linéarité et la mono-occupation des temps culturels de même que la dépendance à l'égard des grilles des diffuseurs, et favorisent une individuation, une démultiplication et une déprogrammation des temps culturels. Cette mutation, qui s'opère dans les temps « culturels », prolonge la mutation des temps sociaux⁴ engagée dès la fin du XX^e siècle, marquée par une porosité croissante des temps privés, publics, scolaire ou professionnels, extra-scolaire ou extra-professionnels, un brouillage des frontières qui a des conséquences majeures sur l'organisation sociale (désynchronisation tendancielle des groupes sociaux, tribalisation autour de rythmes spécifiques, etc.).

- une mutation du rapport à l'espace : il est trivial de le rappeler, mais le numérique a également aboli une partie des contraintes géophysiques, en mettant en relation potentiellement toutes les parties du monde, réalisant le village global prophétisé par Mac Luhan⁵, et produisant un double mouvement, paradoxal à certains égards, de mondialisation de la culture et de micro-localisation des cultures sur fond de revendications identitaires croissantes. Cette mutation du rapport à l'espace est indissociable de la mutation du rapport au temps dont on a parlé précédemment, donc d'une mutation du rapport à la matérialité. Celle-ci a des impacts majeurs sur une pratique culturelle au fondement de la construction citoyenne depuis la Révolution : la lecture. Celle-ci bascule du papier (le livre, puis le journal) à l'écran d'ordinateur, qui opère une résurgence du rapport à l'écrit, après des années de ferveur télévisuelle. On saisit encore mal le basculement à l'œuvre si ce n'est anecdotiquement : la consultation de Wikipedia a pour nombre de jeunes remplacé la consultation d'encyclopédies ou de dictionnaires.

- une mutation du rapport aux objets culturels : le nombre de produits culturels accessibles a considérablement augmenté grâce au numérique ; les produits culturels se sont par ailleurs hybridés, avec des effets de chaînage culturel et de métissage des genres, ce qui a favorisé le développement de l'éclectisme⁶ et une porosité croissante des catégories culturelles. Il est aujourd'hui sans doute plus difficile de dire ce qui fait culture, et de trouver des arguments pour fonder une définition consensuelle de son périmètre. Ce n'est pas un effet du relativisme culturel hérité des années 1980, mais plutôt un effet de la mutation des identités sociales et de leur construction⁷ : la pluralité des dimensions intra-individuelles⁸ non nécessairement conflictuelles, la montée en puissance de la

⁴ Laurence Le Douarin, « *Les virtuoses des temps sociaux, ou comment gérer sa vie (comme) au travail* », communication au colloque « Le télétravail, enjeux, règles et pratiques », Bruxelles, 11 décembre 2007 (gracc.recherche.univ-lille3.fr/attachments/...2/Teletravail_LeDouarin.pdf)

⁵ Marshall Mac Luhan, Bruce R. Powers, *The global village, transformations in world life and media in the 21th century*, Oxford University Press, 1989

⁶ Olivier Donnat, *Les Français face à la culture : de l'exclusion à l'éclectisme*, La Découverte, 1994

⁷ Danilo Martuccelli, « Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne ? Pour quoi, pour qui, comment ? », *Sociologie et sociétés*, vol XLI, n°1, printemps 2009

⁸ Bernard Lahire, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Nathan, Paris, 1998

nécessité de se définir soi-même dans une démarche auto-réflexive⁹ enjoint à penser l'individu sur des scènes sociales variées¹⁰, mobilisant des facettes non moins variées de ses dispositions incorporées, sans qu'aucune ne soit moins « authentique » que l'autre. Les jeux virtuel/réel des adolescents prennent dans ce contexte tout leur sens. Les nouvelles potentialités identitaires des interfaces numériques sont un terrain favorable à l'expression des recherches identitaires adolescentes : expérimentations de soi y voisinent avec tests des limites individuelles et sociales (changer de sexe, d'âge, oser parler de sujets « tabous, etc.), sans qu'il y ait systématiquement pathologie ou « perte de repères »¹¹.

- enfin, une mutation des modes de production et de labellisation culturelle : le fonctionnement ouvert du numérique (*Wiki, Mods*, etc.), basé sur la collaboration, a déplacé la notion d'auteur et brouillé la frontière avec l'amateur¹² quand, par ailleurs, le fonctionnement en réseau favorisait l'apparition de nouveaux acteurs et systèmes de labellisation (*webmasters...*), en marge des institutions traditionnelles de transmission et de labellisation que sont principalement les équipements culturels et l'école¹³. Le passage plus global d'une logique du savoir, de long terme, gagé sur des apprentissages formalisés voire standardisés (et matérialisés par le diplôme et le statut) à une logique de l'expertise, mobilisable sur projet, de court ou moyen terme, modulable, évolutive dans le temps (d'où le retour de la notion de « *life-long learning* »), que le diplôme ne parvient pas à résumer une fois pour toute, met à mal l'organisation de la diffusion de la connaissance et la reconnaissance, auparavant liée au statut de ses professionnels¹⁴. Produite potentiellement partout, la connaissance peut, de même, potentiellement être diffusée par des instances bien plus nombreuses que les seules institutions de formation (école, lieux culturels, etc.). La question n'est plus tant celle de la détention de l'information et du savoir que de la capacité de son traitement. Dans un monde où tout est idéalement accessible¹⁵, les capacités de sélection et de hiérarchisation deviennent essentielles¹⁶.

⁹ Anthony Giddens, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Le Rouergue/Chambon, Rodez, 2004 ; *Modernity and Self-Identity*, Stanford, Stanford University Press, 1991 ; *The Consequences of Modernity*, Stanford, Stanford University Press, 1990

¹⁰ Dominique Pasquier, *Cultures lycéennes, la tyrannie de la majorité*, Autrement, Paris, 2006

¹¹ Dominique Cardon, « Le design de la visibilité », *Réseaux*, n°152, 2008

¹² Cette mutation donne plus de poids encore à l'option proposée par la sociologie de l'expérience. Antoine Hennion, Sophie Maisonneuve, Émilie Gomart, *Figures de l'amateur. Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris, La documentation française, 2001

¹³ Coulangeon Philippe, « Quel est le rôle de l'école dans la démocratisation de l'accès aux équipements culturels ? », in Donnat O. et Tolila P., (dir), *Les publics de la culture*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003 et « Lecture et télévision : les transformations du rôle culturel de l'école », *Revue française de sociologie*, n°48-4, 2007 ; Schön Eric, « La fabrication » du lecteur », in De Singly F. (dir), *Identité, lecture, écriture*, Paris, Centre Georges Pompidou/BPI, 1993. Les liens entre école et pratiques et consommations culturelles justifient des explications variables selon que l'on se situe du côté de la sociologie de l'éducation (recherche des impacts sur les performances scolaires des pratiques et consommations culturelles extra-scolaires) ou de la sociologie de la culture (mise en évidence de l'effet du niveau de diplôme sur l'accès aux activités et consommations).

¹⁴ François Dubet, *Le déclin de l'institution*, Le Seuil, Paris, 2002

¹⁵ Il s'agit d'une représentation, les usages sont pour la plupart bien plus réduits.

¹⁶ Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet, Dominique Ottavi, *Conditions de l'éducation*, Stock, Paris, 2008

Réflexions sur la transmission culturelle

La question des transmissions est le plus souvent comprise comme s'appliquant à la famille, et plus précisément aux relations intergénérationnelles, les autres instances de socialisation étant considérées comme des « influences ». Par ailleurs, la transmission est souvent ramenée à la question de la reproduction, les deux opérations de réduction étant liées. Revenons-y un instant.

La métaphore de l'héritage, souvent utilisée en matière d'analyse des transmissions, indique bien que l'individu reçoit une partie de ces capitaux, en constitue une autre au cours de sa vie et tend à en passer une partie à la génération suivante, l'incorporation des capitaux étant le fait de la famille, de l'institution scolaire mais également du groupe des pairs, etc. Cette métaphore doit être manipulée avec attention car elle n'épuise pas l'explication de la réalité, telle que la révèle l'existence de parcours atypiques¹⁷, notamment parce qu'elle néglige la complexité de la socialisation familiale (en distinguant effet du père, de la mère, des frères et sœurs, selon le sexe et le rang de l'enfant) mais aussi parce qu'elle réduit les (« bons ») transmetteurs potentiels aux seuls parents¹⁸ et ne considère souvent que la face émergée de ces transmissions¹⁹, en se centrant sur les comportements éducatifs et en minorant l'impact de l'imprégnation²⁰. D'autres espaces de socialisation sont également à prendre en compte : la fratrie, dont les effets ne sont pas identiques à ceux du groupe des pairs, même si ses membres en partagent en général les caractéristiques générationnelles ; le groupe des pairs, dont les effets portent principalement sur les produits des industries culturelles, les pratiques juvéniles et l'école, qui promeut des activités et valeurs culturelles classiquement légitimes, souvent opposées à celles des familles populaires, plutôt congruentes avec celles des familles de catégories supérieures, contradictoires aux valeurs et activités portées par les groupes juvéniles et dont l'acceptation dépend de la situation scolaire de l'enfant (performance, adhésion aux normes scolaires, etc.). Les modèles, références, action propre et contraintes de ces espaces de socialisation s'exercent sur les enfants et fonctionnent dans le même temps comme des ressources, relativement indépendantes les unes des autres, qu'ils peuvent mobiliser²¹, ou rejeter en fonction de leur identité sexuée (il convient de rejeter les goûts de l'autre sexe), de leur origine sociale, etc. Ces ressources, souvent analysées comme des « influences », méritent, par leur action, leur puissance et leur évolution dans le temps, qu'on leur applique la même grille d'analyse que les influences familiales : en termes de transmission.

La métaphore de l'héritage doit également être manipulée avec attention car elle néglige les processus de transformation qui sont légions en matière de transmission culturelle : transformation

¹⁷ Bernard Lahire, *La culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, La découverte, Paris, 2004

¹⁸ Anne Gotman, *L'héritage*, Paris, Que sais-je, PUF, 2006

¹⁹ Sylvie Octobre et Yves Jauneau « Tels parents, tels enfants ? Une approche de la transmission culturelle », *Revue française de sociologie*, 49-4, 2008

²⁰ Anne Muxel « Mémoire familiale et projet de socialisation de l'enfant : des obstinations durables », *Dialogue*, 1984 ; Annick Percheron, « La transmission des valeurs », in *La Famille, l'état des savoirs*, (De Singly François dir) Paris, La découverte, 2001 ; François De Singly, « Elias et le romantisme éducatif. Sur les tensions de l'éducation contemporaine », *Cahiers internationaux de sociologie*, 99, 1995

²¹ Bernard Lahire, *La culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, La découverte, Paris, 2004

des hiérarchies des contenus transmis, des modes d'appropriation, etc., transformations qui font la nature vivante de ces transmissions. Cette réduction aux transmissions familiales est liée à une seconde réduction : celle qui a rabattu la transmission sur la reproduction (donc de la statique culturelle sociale) qui n'est qu'une des modalités (possible, et par ailleurs minoritaire), des transmissions²².

Le concept de transmission doit donc être précisé à plusieurs niveaux :

- l'enfant est acteur de la transmission : outre qu'on ne peut certifier qu'il n'y a transmission que lorsque les comportements perdurent jusqu'à l'âge adulte, il faut, préalablement, que l'enfant adopte les comportements transmis pour qu'ils deviennent siens. Héritage n'est pas transmission. Cette adoption peut advenir sur l'émancipation liée à l'avancée en âge de l'enfant, mécanisme généralement lié à l'adolescence, largement commenté par les sociologues et les psychologues, et qui alimente un discours sur la « crise », qui n'est autre qu'une crise de la transmission parentale face à la montée en puissance des transmissions juvéniles²³. Elle peut également advenir sur des effets de période, liées aux mutations de l'offre culturelle, ou encore à celles des conceptions de l'éducation ou du statut d'enfant. Enfin, et surtout, l'enfant doit avoir envie d'hériter²⁴.

- la transmission est « plastique » : la transmission n'est pas la reproduction à l'identique de comportements d'une génération à une autre (comment alors la culture pourrait-elle être vivante ?) mais suppose une action des héritiers qui est toujours une transformation. Dans la majeure partie des cas, cette adoption s'accompagne d'une réinterprétation qui permet le processus d'appropriation : le capital culturel n'est pas intangible mais évolutif. Cette transformation peut se matérialiser par un déplacement des contenus consommés, des modalités de consommation, etc. Ainsi, les parents écouteront les Beatles sur un lecteur CD et les enfants Tokio Hotel sur un MP3, ou bien l'un des parents aura pratiqué longtemps la musique et l'enfant une autre activité artistique amateur. Cette plasticité doit également aux effets de contexte, déjà évoqués, notamment ceux liés à l'évolution de l'offre culturelle : l'apparition de nouveaux objets culturels (notamment en matière de multimédia) et l'évolution du niveau de diffusion des équipements a un impact direct sur les phénomènes de transmission entre générations.

- les registres de la transmission culturelle sont divers : outre les pratiques et consommations, qui sont les plus faciles à saisir, c'est un rapport au temps libre, et au temps, qui se transmet, les deux registres n'étant pas réductibles l'un à l'autre²⁵.

- la transmission n'est pas immédiate : cette dimension temporelle a sans aucun doute pu expliquer que les analyses se soient centrées sur les transmissions parents/enfants, dont l'origine se

²² Il en va de même en matière éducative. Jean Kellerhals et Cléopâtre Montendon, *Les stratégies éducatives des familles. Milieu social, dynamique familiale et éducation des pré-adolescents*, Genève, Delachaux et Nestlé, 1991

²³ Michel Fize, *Ne m'appellez plus jamais crise : parler de l'adolescence autrement*, Ramonville-Saint-Agne, Erès, 2003

²⁴ L'exemple de la lecture est sur ce point frappant : Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez, *Et pourtant ils lisent*, Paris Seuil, 1989

²⁵ René Teboul, *Culture et loisirs dans la société du temps libre*, Editions de l'Aube, Gemenos, 2004 ; Gilles Pronovost, *Temps sociaux et pratiques culturelles*, Presses universitaires du Québec, Québec, 2005 ; Norbert Elias, Eric Dunning, Roger Chartier, Josette Chicheportique, *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*, Paroix, Agora, 1999

située à la naissance de l'enfant et que l'on peut saisir en divers points de l'existence²⁶ et qu'elles aient minoré les « influences » des copains, par exemple, puisque l'on connaît en général fort peu la trajectoire de socialisation juvénile des individus (alors qu'on connaît relativement bien leur trajectoire scolaire par exemple). Dans cette situation de pluralité des acteurs, des modalités, voire des types de transmission, et de désynchronisation des diverses transmissions, les inflexions de comportements ou de représentations, qui sont d'abord individuelles mais se concrétisent dans des mutations générationnelles, peuvent s'interpréter comme les moteurs du changement culturel.

L'injonction à s'inventer soi-même, à être soi²⁷, qui caractérise la modernité, croise la perte de puissance des assignations statutaires pour faire des loisirs culturels des espaces de construction des identités, dans un idéal d'authenticité²⁸, notamment sous l'impulsion des TIC. « Démocratie familiale », « nouvelle éducation » disent ce changement de posture. Les objets et pratiques culturels – ordinateur en tête²⁹ – deviennent des marqueurs des territoires du soi, qui ne sont pas exempts de pression à la conformité³⁰. L'objectif d'une éducation « réussie », dans ce contexte, est de parvenir au plein développement du « potentiel » de l'enfant tandis que les injonctions à l'épanouissement personnel imposent aux parents l'exigence de leur propre développement dans un contexte où la hiérarchie des valeurs culturelles est moins affirmée. Nouveaux paradoxes de la transmission ou changement d'échelle ?

²⁶ Sylvie Octobre et Yves Jauneau « Tels parents, tels enfants ? Une approche de la transmission culturelle », *Revue française de sociologie*, 49-4, 2008 ; Cédric Fluckiger « Les collégiens et la transmission familiale d'un capital informatique », *Agora Débats jeunesse*, n°47, 2008 ; Hélène Michaudon, « La lecture, une affaire de famille » *Insee Première*, n°777, 2001 ; Bernard Lahire, *Tableaux de famille*, Paris, Gallimard, 1995

²⁷ François de Singly, *Les adonnassants*, Paris, Colin, 2006 ; Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1998

²⁸ Charles Taylor, *Les sources du moi*, Le Seuil, Paris, 1998

²⁹ Céline Metton-Gayon, *Les adolescents, leur téléphone et Internet « tu viens sur MSN ? »*, Paris, L'Harmattan, 2009

³⁰ Pasquier Dominique, *Cultures lycéennes : la tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 2005